



Conférence donnée au cours de la session 2015 des Semaines sociales de France, « Religions et cultures, ressources pour imaginer le monde »

Imaginer et concevoir à partir de l'encyclique *Laudato si'*¹

**Geneviève Gimelle et Marcel Le Hir
Véronique Fayet
Bernard Pinaud
Nayla Tabbara
Anne Duthilleul
Cécile Renouard
Gilles Vermot-Desroches**

Elena Lasida : Durant ces trois jours, nous avons dessiné ce monde à venir, cette civilisation nouvelle que nous espérons. C'est le moment de commencer à la construire. Comment faire ? Nous n'allons pas vous présenter un plan d'action, un modèle alternatif ou une solution miracle, mais vous inviter à l'imagination et à la créativité. Nos invités portent des actions bien différentes mais partagent un message commun : c'est aujourd'hui le moment opportun pour aider le nouveau monde à jaillir. Nous avons organisé cette table ronde comme un feu d'artifice où les mots prendront la place des feux car les mots de nos invités ont des couleurs différentes. Nous leur avons demandé de choisir une phrase de l'encyclique qui les aura plus particulièrement touchés ou interpellés, d'explicitier ce choix et de proposer une action concrète en lien avec cette phrase. Dans un deuxième temps, je leur demanderai de réagir à la parole d'un autre invité, comme amorce d'un dialogue à poursuivre. Je vous invite à entendre et à recevoir leurs paroles comme des étincelles d'éternité. Les mots sont des étincelles car ils sont éphémères, insaisissables, intangibles, mais leurs mots sont des mots d'éternité car il y a de la vie vécue, arrachée, traversée. Et qu'est-ce que l'éternité si ce n'est l'envie de vivre ? Geneviève Gimelle et Marcel Le Hir, vous avez vécu la pauvreté et vous êtes ici les porte-parole d'un texte élaboré collectivement.

Geneviève Gimelle : Marcel et moi, nous représentons la fraternité de *La Pierre d'Angle*. C'est une fraternité entre des personnes du Quart Monde et d'autres qui les rejoignent. Cette fraternité rassemble 18 groupes en France autour de la personne de Jésus et à partir de la spiritualité du père Joseph Wresinski. Nous nous sommes réunis à quelques-uns pour réfléchir au thème de cette rencontre. Et voici notre texte collectif, rédigé en reprenant simplement ce que nous avons dit. La phrase du pape François que nous avons retenue est la suivante :

« Paix, justice et sauvegarde de la création sont trois thèmes absolument liés »,
et le pape continue au paragraphe suivant :

« Toute approche écologique doit incorporer une perspective sociale qui prenne en compte les droits fondamentaux des plus défavorisés. » (§ 92 et 93)

Marcel Le Hir : L'écologie nous rappelle que nous n'avons qu'une seule terre, que tous les hommes sont égaux et que nous vivons ensemble. Tout est lié : l'être humain et la terre. Paix, justice et sauvegarde de la nature doivent être pensées ensemble. Si on préserve la dignité de tout homme, la nature sera aussi naturellement préservée. Car, comme le dit le pape, il n'y a pas deux crises séparées : une crise de l'environnement et une crise sociale. Tout est lié. Si on n'entend pas la voix des plus exclus pour faire avancer la société, on restera sur des positions

1 Elena Lasida, membre du conseil des Semaines sociales, présidait la séance.

qui seront toujours les mêmes. On suivra toujours les idées des mêmes personnes. Il ne faut pas oublier que les plus pauvres doivent avancer avec tout le monde. On ne peut pas penser à l'écologie sans la penser avec tout le monde, sans être ensemble pour pouvoir réfléchir et discuter des choses importantes. À cause de leur expérience de vie, les plus pauvres ont des idées que les autres n'ont pas.

Par exemple, il faut faire attention de ne pas monter des pauvres contre d'autres pauvres. Il faut considérer tout le monde. Des personnes de notre quartier qui sont dans des situations de logement terribles, quand elles ont entendu ce qui se passait en ce moment au sujet des réfugiés, elles ont dit : « Nous, on va encore passer en dernier. » On est dans un monde où tout est lié. Comment va-t-on faire pour garder une solidarité vraiment entre tout le monde ? On ne peut s'en sortir que tous ensemble, et que par le partage : l'argent doit se mettre au service de tous et pas seulement au service de l'argent.

Geneviève Gimelle : Par rapport à tout ce qui se passe dans le monde, chacun va réagir en fonction de sa souffrance profonde. Est-ce qu'on utilise comme il le faudrait le savoir des gens, leur expérience ? Par exemple, dans ma commune, il y a une organisation qui accueille depuis longtemps des étrangers. Je n'en fais pas partie, parce que je suis pauvre et qu'on ne m'accepte pas. Les gens ont besoin d'aller à la préfecture : en voiture ça prend un petit quart d'heure. Si, moi, je les emmène en bus, cela va prendre près de deux heures. Mais si je les emmène en bus, après ils sauront y aller tout seuls. Si on les emmène en voiture, par la rocade, ils ne sauront jamais y aller seuls. Il y a des choses que je sais de par ma pauvreté : je connais tous les bus de ma ville. Donc je peux aider les gens, pas à faire les papiers, j'en suis incapable, mais je peux aider les gens à aller aux endroits où il faut. C'est une manière de devenir acteur. Il faudrait écouter ce qu'on sait, nous donner le droit de penser, d'organiser notre vie, en un mot exister pour participer à la vie de la société. Pour ça il faut des groupes où on puisse réfléchir ensemble et parler. Dans notre groupe quelqu'un a dit : « Moi, avant, je ne pouvais pas parler à l'assistante sociale. Maintenant je peux. J'ai appris à parler à *La Pierre d'Angle* et à l'Université populaire. » L'expérience de tout le monde est importante. Quand on a connu la pauvreté, on peut dire ce qui va ou ce qui ne va pas. Car les petits, ils connaissent bien la terre, ils la connaissent mieux parce que c'est une terre de souffrance.

Marcel Le Hir : Tout part de la relation, la relation avec l'autre. C'est pour ça qu'il faut développer le partage. Et le partage, ça passe par l'impôt, ne serait-ce qu'un euro. Pour que l'argent soit mis au service de tout le monde. Heureusement il y a déjà plein de formes de partage qui se réinventent : les auto-partages, les machines à laver.. Il y a plein de réseaux qui se créent pour inventer des façons d'être et de partager, d'aider et de s'entraider. Les jeunes fonctionnent beaucoup avec les sites pour utiliser les affaires des autres. À cause de ça, il faut avoir de l'espérance.

Mais il faut faire attention, parce qu'il y a des gens qui restent complètement en dehors de ces circuits, pour plein de raisons. Alors comment faire pour que, quand certains avancent, les autres ne restent pas en dehors ? D'où l'importance des groupes où on peut réfléchir à partir des gens qui sont les plus à l'écart. Que des gens soient comme des sentinelles dans la société, pour aller vers ceux qui ne sont pas dans les réseaux. Il faut aller les chercher. Dans les discours, on voit rarement apparaître le mot amour, alors que c'est par l'amour et les efforts des uns et des autres, la connaissance de chacun, qu'on va combattre la misère et le changement climatique. Notre pape François insiste beaucoup : l'homme a une vocation créatrice, il ne devient lui-même qu'en se créant dans l'amour du Christ. Il faut qu'on mette de l'amour, en comprenant l'amour dans le sens de la justice, et d'un combat pour tous. Là où on crée des murs, il faudrait construire des ponts pour se rejoindre.

Geneviève Gimelle : Le pape François nous appelle à une conversion. Une conversion pour la maison commune, c'est-à-dire pour vivre tous ensemble de manière durable. Changer de vie. Comment faire, surtout que nous ne pouvons agir que là où nous sommes ? On peut dire qu'il y a deux sortes de projets : ce qu'on appelle les « éléphants blancs », par exemple des gros barrages. Et puis il y a des « petits grains de raisins », les petites choses, par lesquels je peux faire quelque chose : par exemple des jardins partagés. J'ai en ma possession des tas de petits grains de raisin. Je n'ai pas de solution pour les gens qui vivent en Afrique, ou en Asie. Mais je peux faire telle ou telle chose qui va améliorer la vie ici. Avec tous les petits grains de raisin qu'on aura accumulés, cela fera une énorme grappe et ça aura une certaine efficacité. Mais

tous ces petits grains de raisins demandent des changements dans la vie.

Marcel Le Hir : Nous voulons aussi dire autre chose. En tant que parents, on a une part de responsabilité par rapport à notre jeunesse. C'est par les enfants qu'il faut commencer. Tout ce qui est éducation, et peut favoriser l'éducation du vivre ensemble, sans que personne ne soit laissé de côté.

Elena Lasida : Véronique Fayet, vous êtes présidente du Secours catholique, association dont le leitmotiv, ces dernières années, pourrait être « s'associer avec les pauvres ». Merci de partager avec nous votre réflexion sur cette expérience de la pauvreté.

Véronique Fayet

« [...] écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. » (§ 49)

Et j'ai choisi de la mettre en regard du texte suivant :

« Qu'il est beau en revanche lorsque nous voyons en mouvement des peuples et surtout leurs membres plus pauvres et jeunes. Là, on sent vraiment le vent de la promesse qui ravive l'espérance d'un monde meilleur. Que ce vent se transforme en ouragan d'espérance. Tel est mon désir. » (Discours du pape aux mouvements populaires)

Le Secours catholique Caritas France est à l'écoute de la clameur des pauvres, notamment à travers les 165 Caritas dans le monde. Je vais vous parler d'une expérience que nous démarrons en France. Nous sommes partis du constat que le système de protection sociale que nous avons est à bout de souffle. Il est illisible, par nous, mais surtout par les personnes qui devraient en bénéficier, à tel point que le non-recours au droit est de l'ordre de 20 à 30 %.

Certains de ceux qui auraient droit au RSA, à la CMU, n'y ont pas recours parce que c'est trop compliqué. De plus, ce système est coûteux et inefficace car la grande pauvreté augmente. En France, 2 millions de personnes vivent avec moins de 650 € par mois et par personne. S'ajoute une stigmatisation qui va croissant : on entend dire que les pauvres sont feignants, fraudeurs, que ce sont des profiteurs. Ils subissent donc une double peine. Ce système, pensé en 1945 dans une période de plein emploi, est aujourd'hui inadapté alors que 10 % de la population est au chômage.

Nous avons, avec d'autres, souhaité essayer de repenser les choses à partir de ceux qui vivent les failles et les incohérences du système de l'intérieur. Nous avons commencé par deux séminaires, qui se sont tenus l'un dans la Drôme, l'autre dans le Nord avec une douzaine de personnes en précarité à qui nous avons posé une question : pourquoi avons-nous besoin de la protection sociale pour vivre ensemble aujourd'hui ? Notre première démarche a été de poser une question politique, de sens, une question importante, la question du lien entre la protection sociale et la fraternité. Ils veulent discuter de choses importantes qui ne sont pas à la marge de la société. Les chercheurs et experts de la protection sociale viendront dans un deuxième temps alimenter cette réflexion. Nous n'avons pas de solution miracle, nous démarrons avec beaucoup de modestie, mais nous voulions mettre en route une dynamique pour qu'elle soit éventuellement reprise par un candidat aux élections présidentielles de 2017. C'est un projet qui prendra 5 ou 10 ans, mais nous avons une certitude, c'est qu'il faut le faire avec les personnes pauvres, à partir de la clameur des pauvres.

Elena Lasida : Nous allons passer du national à l'international avec deux invités qui travaillent sur la solidarité internationale, d'une part, et le dialogue interreligieux, d'autre part. Bernard Pinaud, vous êtes délégué général du CCFD-Terre solidaire, comment entend-on, à partir de cette expérience d'aide au développement à l'international, l'invitation que nous fait le pape ?

Bernard Pinaud : On l'entend bien, car cette encyclique nous donne du souffle et de l'énergie pour continuer notre action. J'ai choisi la même phrase que Véronique Fayet.

« Une vraie approche écologique se transforme toujours en une approche sociale, qui doit intégrer la justice dans les discussions sur l'environnement, pour écouter tant la clameur de la terre que la clameur des pauvres. » (§ 49)

Cette phrase m'a pris aux tripes et nous invite à être pris aux tripes dans notre amour de l'humanité et de la planète. C'est une seule et même clameur qui s'élève de l'humanité ! Cette unité de clameurs fait écho au fait, comme dit le pape, « qu'il n'y a pas deux crises, l'une environnementale et l'autre sociale. Il y a une seule et même crise, complexe et systémique ». Tout est lié ! Et donc la réponse ne peut être que systémique : c'est dans l'encyclique le

concept de « l'écologie intégrale ». Il n'y a pas d'un côté l'environnemental et de l'autre le social, tout doit être pris en considération en même temps. L'une des questions sociales qui est liée au changement climatique est celle de la faim. Il y a aujourd'hui 800 millions de personnes qui souffrent de la faim à travers le monde. Si des décisions importantes ne sont pas prises à la COP21 et dans les quelques années à venir en termes de réduction des gaz à effet de serre, 600 millions de personnes supplémentaires souffriront de la faim à l'horizon 2080, selon le Programme des Nations unies pour le développement.

L'une des propositions clés est le renforcement et le développement de l'agriculture paysanne et de l'agro-écologie (c'est-à-dire une agriculture respectueuse des écosystèmes et qui limite au maximum l'emploi de pesticides et d'intrants chimiques). C'est à quoi nous invite l'encyclique au § 129 en rappelant que ce sont « les systèmes alimentaires de petites dimensions qui continuent d'alimenter la plus grande partie de la population mondiale » et en affirmant que « les autorités ont la responsabilité de prendre des mesures de soutien clair et ferme aux petits producteurs » en particulier ceux qui « préservent les écosystèmes locaux de la déprédation ». (§ 180)

Que pouvons-nous faire, nous qui ne sommes pas tous des paysans, pour le renforcement des agricultures ? Je vous invite à agir pour le renforcement des agricultures paysannes et l'agro-écologie à trois niveaux :

- avec le CCFD-Terre Solidaire² et d'autres organisations de la société civile, demander au gouvernement français de proposer, dans « l'agenda des solutions » de l'Accord de Paris de la COP21, le renforcement de l'agriculture paysanne et de l'agro-écologie à travers le monde ;
- en France, avec l'association Terre de liens³, créée par le Mouvement rural de jeunesse chrétienne et Chrétiens dans le monde rural, acheter à plusieurs des terres agricoles pour que de jeunes agriculteurs puissent s'installer et démarrer leur activité ;
- en tant que consommateur, acheter ses légumes et parfois aussi sa viande dans une AMAP, association qui met en lien directement un producteur agricole et des consommateurs.

Face au changement climatique des solutions existent déjà ! Il faut les promouvoir, les rendre visibles et, comme nous dit le pape, vivre une « conversion écologique » !

Elena Lasida : Nayla Tabbara, vous êtes de confession musulmane et originaire du Liban. Vous êtes co-fondatrice de la fondation *Adyan* qui agit, selon vos termes, « pour la promotion de la diversité, en y voyant une richesse et une ressource ».

Nayla Tabbara

« Nous pouvons tous collaborer comme instruments de Dieu pour la sauvegarde de la création, chacun selon sa culture, son expérience, ses initiatives et ses capacités. » (§ 14)

« Les autres cesseront d'être des étrangers, et peuvent se sentir comme faisant partie d'un nous que nous construisons ensemble. » (§ 151)

Cette encyclique non seulement nous demande une conversion dans notre manière d'être mais nous pousse à devenir pleinement humain, selon trois options. En premier lieu, l'option préférentielle pour les pauvres ou plutôt l'option d'être avec les pauvres, d'écouter la voix des plus exclus, qui sont aussi parfois les réfugiés, les étrangers. En second lieu, l'option pour la rencontre, le partage et l'accueil. Le texte lui-même porte cette option puisqu'il ne s'adresse pas seulement aux chrétiens mais s'adresse à « toutes les personnes de bonne volonté », s'ouvrant donc à l'autre et allant à la rencontre de l'autre. En troisième lieu, une option pour l'émerveillement continu envers la valeur des êtres, des choses et des cultures. Cette encyclique nous pousse en effet à prendre en compte la richesse de chaque culture, du patrimoine sapientiel mondial, qu'il soit culturel, religieux ou philosophique pour construire ensemble ce monde nouveau où nous prenons conscience que tout est lié. Chaque culture, chaque philosophie, chaque religion peut ajouter à notre manière de concevoir cette écologie intégrale, car chacune ajoute une richesse dans la définition et l'expérience de la solidarité, de l'unité et de l'accueil.

Dans le christianisme et l'islam, il est dit que « nous sommes un seul corps avec les croyants », surtout les croyants de notre religion. L'encyclique nous pousse à élargir ce point de vue et à prendre conscience que nous sommes tous un, ce qui signifie que nous souffrons quand d'autres souffrent. Si la souffrance des gens du Sud est visible (guerres, famines,

2 Site Internet : <http://ccfd-terresolidaire.org>

3 Site Internet : www.terredeliens.org

pauvreté, déplacements), cela ne signifie pas que la souffrance des gens du Nord n'existe pas. Elle existe parce que nous sommes un et parce que nous souffrons tous les uns avec les autres. C'est en prenant cela en considération que nous pouvons construire ensemble.

Je termine sur un verset coranique (48 de la sourate 5) : « Si Dieu l'avait voulu, Il aurait fait de vous une seule communauté, mais Il a voulu vous éprouver par ce qu'Il vous a donné. Surpassez-vous en bonnes actions. C'est à Dieu que tous vous retournerez et Il vous éclairera sur l'objet de vos différends. » Le verset nous pousse à honorer la diversité comme voulue par Dieu, et à nous surpasser, à concourir ensemble pour le bien commun, pour innover ensemble, à partir de nos richesses culturelles respectives mais aussi à partir de nos pauvretés respectives, de la reconnaissance de nos limites en tant qu'humains.

À la fondation *Adyan*, il importe que nos religions soient incarnées – pour utiliser un terme chrétien –, que notre discours religieux soit en relation avec notre vie de tous les jours, un discours religieux qui pousse aux valeurs communes, à la vie citoyenne, au bien commun. Nous avons travaillé avec les autorités religieuses chrétiennes et musulmanes et de différentes communautés à développer des manuels pour l'éducation religieuse à la citoyenneté inclusive de la diversité, à la promotion des valeurs fondamentales de la citoyenneté et de la diversité à l'intérieur du discours et de l'enseignement religieux, basé bien sûr sur les textes bibliques et coraniques. Cette expérience a besoin de souffle et de patience, mais elle nous montre cette richesse, cette interdépendance, et nous donne l'idée de lier l'enseignement religieux aux problématiques les plus importantes que nous vivons.

Elena Lasida : Nous abordons maintenant deux thématiques, l'entreprise et l'éducation. Anne Duthilleul, vous représentez ici le mouvement des Entrepreneurs et dirigeants chrétiens (EDC). J'insiste sur le mot chrétien, car ce mouvement engage un dialogue entre catholiques, protestants et orthodoxes.

Anne Duthilleul : J'ai choisi une phrase où le pape François décrit ce que serait « un chemin de développement productif plus créatif et mieux orienté » :

« une créativité capable de faire fleurir de nouveau la noblesse de l'être humain, parce qu'il est plus digne d'utiliser l'intelligence, avec audace et responsabilité, pour trouver des formes de développement durable et équitable, dans le cadre d'une conception plus large de ce qu'est la qualité de vie. »

Et une deuxième phrase plus loin qui demande que l'on répande :

un « nouveau paradigme prenant en compte l'être humain, la vie, la société et la relation avec la nature » (§ 215)

Je retiendrai de ces phrases trois éléments. Le premier, c'est qu'elles parlent de la dignité de l'être humain et appellent à une conception plus large de la « qualité de la vie ». Il s'agit de notre vision de l'homme, de la société et de notre relation avec la nature, qui fondent ensuite nos comportements, c'est donc primordial. L'être humain est cité plusieurs fois, c'est le premier point essentiel. Nous, Entrepreneurs et dirigeants chrétiens, avons déjà beaucoup travaillé sur ce que Benoît XVI appelle le « développement intégral de l'homme, de tout l'homme et de tout homme », après l'encyclique *Caritas in veritate*, l'Amour dans la vérité. Et cela nous a conduits d'abord à changer notre regard sur les autres, que ce soit nos collaborateurs en entreprise, ou nos voisins, ou notre famille, tous ceux que nous rencontrons. Pour ne pas les dominer, les accaparer, mais les reconnaître comme libres et dignes, chacun différent et à notre égal.

Le deuxième point essentiel de l'encyclique, c'est que l'homme est associé continuellement à la nature et à la société, parce qu'il ne peut exister sans son « environnement ». Le pape François le définit très simplement : l'environnement, c'est ce qui nous entoure, la nature, les autres hommes, la culture, la société dans laquelle nous vivons. Prendre soin de l'environnement et le respecter est donc essentiel pour vivre, car nous ne pouvons pas vivre sans entrer en relation avec les autres et avec tout notre environnement. C'est à cette conception plus large de la vie humaine et de son environnement que nous devons nous « convertir » d'abord avant d'agir. Notre mouvement a donc déjà engagé des formations internes pour tous ses membres en ce sens.

Le troisième élément est que nous, responsables d'entreprises, sommes appelés à trouver des formes de développement durable et équitable, pour sortir de la seule « consommation et du gain immédiat », est-il dit plus loin. En tant qu'entrepreneurs, nous avons les moyens techniques, économiques et sociaux de ce développement, et nous devons donc nous attacher à les utiliser ou à les développer de façon responsable. Comment ? D'abord en ralentissant la

marche et en réfléchissant à la manière dont nous regardons la réalité. Être responsables, c'est pour nous, pour toute la société, qui pourra alors en bénéficier, et en dialogue avec elle, chercher à développer des produits, des services et des modes de production plus respectueux de l'homme et de l'environnement. Par exemple, des entreprises de recyclage, comme Paprec, ou des produits nécessitant moins de consommation d'eau, comme les shampoings secs que développe l'entreprise Pierre Fabre. Nous commençons à rassembler toutes les bonnes pratiques dans notre mouvement d'EDC et à l'extérieur, pour pouvoir les répandre concrètement dans nos entreprises.

Mais n'oublions pas que le premier service que les entreprises apportent, c'est l'emploi. C'est aussi à cela que notre regard doit s'élargir dans une conception complète de nos missions pour un développement durable et équitable, c'est-à-dire partagé. Et dont les fruits seraient également mieux partagés, directement dans les entreprises (par l'emploi, l'intéressement, la participation, les entreprises solidaires, etc.) ou indirectement par les services collectifs que nous contribuons tous à financer. Nous avons ainsi lancé en 2010 le « Manifeste pour la première embauche des jeunes » et je confirme, pour y avoir travaillé, que ces changements sont possibles et très souhaitables également dans le financement de la protection sociale dont parlait Véronique Fayet... à condition qu'il existe une volonté politique !

Comment faire ? La créativité, l'intelligence humaine doivent être bien orientées pour résoudre les problèmes en suspens de l'humanité auxquels nous ne prêtons pas suffisamment attention, nous dit le pape François. Nous savons bien que la créativité humaine est liée à sa liberté fondamentale, qui rend chaque homme capable d'inventer sa propre vie. Personne ne peut le faire à sa place, chacun doit être acteur de sa propre vie et dans la société ! Et cette créativité trouve à s'employer dans les entreprises, si l'on veille à bien responsabiliser chacun. Mais aujourd'hui, collectivement, nous voyons bien qu'il manque des ressorts de rappel, des régulations, qui permettent d'orienter cette créativité libre vers le Bien, le Beau et le Vrai. Pour qui ? Pour toute l'humanité, c'est-à-dire pour l'homme et la Création dont il fait partie. Ces régulations, les entreprises doivent travailler à les mettre en place, ensemble et avec les gouvernements, car aucun n'a la solution tout seul, cela se saurait ! Et personne ne peut et ne doit l'imposer aux autres, cela ne marcherait pas !

Il faut donc travailler ensemble sur les critères économiques, sociaux, sociétaux même, techniques, environnementaux, et pas seulement financiers, des activités humaines, et redéfinir ceux qui doivent avoir la primauté, de façon à faire place aux problèmes mal résolus que sont le respect de l'environnement, le climat et les rejets de gaz à effet de serre, mais aussi la création ou la destruction d'emplois, le financement durable de la protection sociale, l'accueil des plus faibles ou des étrangers y compris en entreprises, etc.

Quels critères de mesure peuvent être mis en œuvre pour pousser à cette meilleure prise en compte des objectifs environnementaux, humains et sociaux ? En effet, ce qui n'est pas mesuré est souvent perdu de vue. Les critères restent à élaborer, même si des idées existent. Comment financer les améliorations indispensables ? Donner un prix au carbone, comme on le dit souvent, comment ? Par une « Taxe sur le Carbone Ajouté » ? Comment mesurer le développement humain et pas seulement financier, ce fameux « Bonheur intérieur brut » ?

Nous devons donc définir de nouvelles règles « prenant en compte l'être humain, la vie, la société et la relation avec la nature », et ce « avec audace et responsabilité ». Nous, en tant que mouvement collectif EDC, nous y sommes engagés pour y travailler ensemble, avec les autres entreprises, au plan mondial, et avec les gouvernements. C'est pourquoi nous allons rejoindre les propositions des entreprises du monde entier, formulées en vue de la COP21, et poursuivre au-delà de la COP21, car ce travail ne fait que commencer !

En tant que chrétiens, nous ajoutons à ce mouvement collectif notre espérance que tout bien « portera du fruit au-delà de ce qu'on peut imaginer », et notre prière pour « demander sans cesse à Dieu qu'il y ait des avancées positives » comme le pape François nous y invite !

Elena Lasida : Cécile Renouard, vous êtes enseignante-chercheur et spécialiste de la question éthique en entreprise. Qu'avez-vous retenu de l'encyclique pour le monde de l'entreprise ?

Cécile Renouard : J'ai choisi un passage du paragraphe 194, qui nous met tous devant les discernements collectifs que nous avons à faire.

« Il ne suffit pas de concilier, en un juste milieu, la protection de la nature et le profit financier ou la préservation de l'environnement et le progrès. Sur ces questions, les justes milieux retardent seulement un peu l'effondrement. Il s'agit simplement de

redéfinir le progrès. Un développement technologique et économique qui ne laisse pas un monde meilleur et une qualité de vie intégralement supérieure ne peut pas être considéré comme un progrès. » (§ 194)

Le pape nous alerte contre l'illusion qu'il serait facile de concilier la croissance économique, le progrès social et le respect des écosystèmes. Il ajoute :

« Dans ce cadre, le discours de la croissance durable devient souvent un moyen de distraction et de justification qui enferme les valeurs du discours écologique dans la logique des finances et de la technocratie. La responsabilité sociale et environnementale des entreprises se réduit d'ordinaire à une série d'actions de marketing et d'image. »

On voit que l'enjeu est de faire en sorte que le développement durable, la responsabilité sociale des entreprises (RSE), le discours sur l'éthique des affaires ne restent pas simplement une rhétorique, ne soient pas qu'une affaire de communication, mais entrent vraiment dans une transformation des modèles économiques tels ceux qui viennent d'être mentionnés. Je soulignerai deux enjeux, deux propositions, qui sont liés aux travaux réalisés soit dans le cadre du programme de recherche que j'anime à l'ESSEC, soit avec des cadres et dirigeants d'entreprise avec lesquels nous avons créé une association, *L'entreprise, une bonne nouvelle*, pour souligner aussi le rôle positif que peut jouer l'entreprise dans notre société en tant que créatrice de richesses, mais pas à n'importe quel prix. Je me fais l'écho d'un travail collectif mené au sein de cette association depuis deux ans et qui a conduit à l'écriture du livre *L'entreprise au défi du climat* rédigé par trois co-auteurs et dix contributeurs. L'objectif était de repérer les blocages et les leviers dans la mise en œuvre, dans les grandes entreprises notamment, de la transition écologique et énergétique. Pour résumer, il s'avère que les blocages les plus importants ne sont pas de nature technologique ou financière, mais plutôt politiques, stratégiques, des blocages en termes de management et des blocages personnels d'ordre éthique, voire spirituel.

Pour ceux qui ont des responsabilités en entreprise, la question de la cohérence nous a paru particulièrement importante, à tous les niveaux, que ce soit au niveau personnel ou à celui de l'entreprise et des stratégies. L'un de nous, cadre dirigeant d'un grand groupe, responsable à la fois de la stratégie et des questions de RSE, exprimait sa frustration : ces deux domaines sont considérés comme distincts alors qu'il essaie de marteler que les deux ne doivent faire qu'un. Pour que les choses avancent, pour transformer l'essai, il faut considérer les questions environnementales comme des questions stratégiques et envisager des stratégies d'entreprise qui internalisent ces questions.

Concernant la formation, je citerai une conversation que j'ai eue avec le dirigeant d'une grande école, parce qu'elle me paraît emblématique de la difficulté que nous avons à nous mettre d'accord sur une transformation profonde des formations dans nos grandes écoles. Je lui parlais des enjeux climatiques en mentionnant les effets évidents sur la façon dont nous réfléchissons à l'enseignement de l'économie et d'autres matières techniques. Il a terminé ma phrase en disant : « Oui et nous allons dans le mur », d'où j'en ai conclu qu'il avait une conscience très forte de la gravité des enjeux. J'ai continué sur la question des formations qui fleurissent dans les écoles de commerce ou d'ingénieurs – autour de l'économie solidaire et sociale, de la responsabilité sociale des entreprises, d'éthique des affaires, de la transition écologique – pour qu'elles ne soient pas que du greenwashing, réduites à quelques niches, et comment faire pour qu'il y ait une cohérence au niveau de la formation. Il m'a répondu ainsi : « Il faut quand même que l'on essaye d'être les meilleurs dans les classements internationaux et que nos étudiants aient les meilleurs salaires à la sortie. » Je crois qu'il se sent prisonnier d'un modèle qui évalue les écoles en fonction de critères qui ne sont peut-être pas les bons et qu'il a intériorisé le fait qu'il fallait rester à tout prix dans la course si on voulait jouer ce jeu-là. Cette conversation m'a glacée car il n'est pas le seul à avoir ce genre de réflexion. Je vois des étudiants qui sont de plus en plus sensibles et conscients des problèmes, qui demandent autre chose. Ils ne sont pas dupes quand ils observent certains de leurs enseignants dont la manière d'enseigner ne correspond pas à la nécessité de changer de modèle. Cela rejoint ce qu'évoque le pape à propos de la pression exercée par la société civile sur les dirigeants économiques et politiques pour intégrer des enjeux de long terme dans nos modèles de formations et d'entreprises et éviter d'être piégés par le court terme.

Elena Lasida : Gilles Vermot-Desroches, vous avez plusieurs casquettes, dont celle de chargé de stratégie de RSE dans une grande entreprise française et celle de président du groupe de travail pour la COP21 au Medef. Mais nous vous invitons à parler en tant que président des

Gilles Vermot-Desroches

« Prêter attention à la beauté, et l'aimer, nous aide à sortir du pragmatisme utilitariste. Quand quelqu'un n'apprend pas à s'arrêter pour observer et pour évaluer ce qui est beau, il n'est pas étonnant que tout devienne pour lui objet d'usage et d'abus sans scrupule. » (§ 215)

Cette citation me dérange plus qu'elle ne me justifie et elle m'invite à me déplacer assez profondément sur le plan personnel et dans ma responsabilité de dirigeant des Scouts et Guides de France. Depuis le début de cette session, nous avons une vision assez rationnelle de cette problématique du climat. On en appelle à notre intelligence, mais repartir de la beauté et de l'observation, c'est en appeler à nos sentiments. Ce sont souvent ces sentiments qui dirigent notre esprit et nous invitent à être innovants. On n'est pas innovant rationnellement. Quand on s'arrête pour contempler la beauté du monde, le beau qui est dans le regard de l'autre, le beau nous réveille, il nous pousse à bouger. C'est donc un deuxième pilier à associer à l'aspect rationnel et c'est en les pensant ensemble que nous serons efficaces dans les enjeux climatiques, environnementaux et sociaux.

Dans le monde, on compte 45 millions de scouts de toutes les religions et c'est un chiffre en augmentation. Les fréquenter me rend optimiste. D'une part, ces générations ont appris, dès leur naissance, qu'il y avait un problème climatique et que le monde était fini au sens de finitude. Ils sont nés dans le fait qu'il fallait économiser les matières premières. D'autre part, ils sont nés dans le numérique et ils aiment ça, c'est leur prolongation. Comme l'écrit Michel Serres dans *Petite Poucette*⁴ : « Je rêverais d'avoir 20 ans et avec eux de devoir tout réinventer. » Nous sommes dans le débat de la confiance dans les jeunes, eux vont pouvoir réinventer. Notre génération est dans une vision de la société de la propriété, les moins de 25 ans sont dans une vision de la société de l'usage. Être propriétaire ne leur importe pas. Ils mêlent les deux réalités dans lesquelles ils sont nés – développement durable et monde limité – avec celle du numérique qui justement efface ces limites et leur fait faire autre chose. C'est dans ces modes de réalité que le monde trouvera son avenir. Les jeunes sont des créateurs d'entreprise assez fabuleux sur ces sujets-là. Quand on se demande comment se feront les vraies ruptures, il se trouve qu'avec ce qu'ils sont, ils sont eux-mêmes cette rupture. Ils sont activistes et plus optimistes que nous, ils pensent que la petite action qu'ils vont mener est utile, ce qui ne les empêche pas de contribuer à une réforme plus globale. Ces jeunes vont nous transformer par cet activisme. Un deuxième élément est qu'ils ont une vision globale, contrairement à nous qui avons sectorisé les sujets – environnement, diversité, pauvreté, etc. – , alors que c'est un seul et même sujet. En fait, le sujet dans lequel nous sommes est celui de la santé de chacun, physique et intellectuelle, plus encore que la guerre et la paix.

En conclusion, ce qu'il faut faire, c'est emmener les enfants observer le monde pour nous aider à le transformer avec bienveillance, à ne pas l'utiliser, mais en faire un sentiment qui nous fait grandir dans l'innovation qu'on peut avoir pour soi, les autres et la planète. Et n'ayons pas peur de laisser la place aux jeunes !

Elena Lasida : Il vous reste une minute à chacun pour réagir aux propos d'un invité de ce plateau.

Véronique Fayet : Dans le paragraphe 49 de l'encyclique, le pape met le doigt sur ce qui fait qu'il est difficile de rencontrer les pauvres, en mentionnant le « manque de contact physique et de rencontre ». Pour entendre la clameur des pauvres, il faut être dans une rencontre vraie. Marcel disait que tout commence par la relation, mais une relation d'amour. Dites-nous un mot, Marcel, sur la rencontre.

Marcel Le Hir : Je citerai les mots d'une amie : « Comment trouver la part lumineuse de chaque être humain, quand il est obscurci par la précarité, l'isolement et l'exclusion ? » Il faut oser la rencontre, ne pas s'arrêter à l'apparence extérieure de la pauvreté, mais voir la souffrance intérieure, y mettre de l'amour, remettre de l'humain. Tout commence par là.

Bernard Pinaud : En écho à Nayla, j'affirme l'importance du dialogue interreligieux. Le CCFD-

Terre solidaire essaie de soutenir des espaces dans différents pays où peuvent se rencontrer des personnes de confession différente. Il s'y instaure un travail sur la résolution des conflits ou la restauration de la confiance, non pas tant que les conflits soient d'ordre religieux – ils sont généralement liés à des questions sociales ou des tensions ethniques – mais parce que le religieux vient se greffer dessus. Au Tchad ou en Côte d'Ivoire, nous avons appuyé la création d'espaces de société civile dans lesquels catholiques, protestants et musulmans se rencontrent et essaient de créer la paix autour d'eux. C'est un élément clé pour la construction de la paix.

Nayla Tabbara : En réaction à ce que tu as dit, Bernard, il faut travailler avec tous les niveaux, et surtout aux changements de politique. Notre perception environnementale, culturelle ou sociale, à *Adyan*, fait que nous participons à un développement non seulement communautaire mais aussi intercommunautaire, que nous aidons les différentes communautés religieuses à avoir des projets communs pour l'endroit où elles vivent.

Anne Duthilleul : Je vais réagir aux propos de Cécile sur ce « juste milieu » évoqué par le pape. Je confirme que les justes milieux sont à bannir. Si on prend, par exemple, de l'eau chaude et de l'eau froide, on peut faire de l'énergie avec, mais si on les mélange, on ne fait que de l'eau tiède. Les justes milieux servent à formuler des compromis, qui ne sont qu'une forme d'eau tiède. Quand il y a une contradiction, il faut garder les deux termes opposés et inventer des solutions qui les surmontent, les dépassent et créent des choses nouvelles. C'est l'exercice de notre liberté qui est créatrice. C'est vrai dans les entreprises où chacun a quelque chose à inventer pour améliorer les choses. On doit apprendre à chacun, depuis le plus jeune âge, qu'il est capable de cette création par sa propre liberté et le rendre responsable le plus tôt possible, à son niveau, pour qu'il prenne conscience de ses capacités.

Cécile Renouard : Je rebondirai sur la phrase du pape qui dit que l'expérience de la beauté peut nous permettre de sortir du pragmatisme utilitariste, les jeunes comme nous tous. Il faut aider les jeunes à ne pas se laisser aller au syndrome du bon élève qui se laisse prendre au piège d'un modèle dont on voit les limites aujourd'hui. Il leur faut multiplier les moyens de réussir, faire d'autres expériences, des expériences out of the box, hors du cadre, comme disent les anglo-saxons ; et aussi faire l'expérience d'une forme de gratuité qui permet de relativiser des critères comme celui de la richesse monétaire. Il faut chercher à promouvoir des modèles qui permettent une autre création de richesse et un autre partage de la richesse créée.

Gilles Vermot-Desroches : Nous avons organisé en mai dernier le *Business & Climate Summit* réunissant 1 500 chefs d'entreprise du monde entier qui ont unanimement conclu : « Si c'est bon pour le climat, c'est bon pour l'économie », ce qui n'avait jamais été une priorité jusqu'alors. Ce que nous apporte le pape est essentiel au moment où les consciences, les scientifiques, les entreprises, les territoires réfléchissent mondialement sur le sujet, ce qui ne s'était jamais produit et qui est susceptible de changer les choses. Les solutions que nous allons utiliser seront mises sur le marché par des entreprises. Nous avons besoin de l'interpellation des sociétés et de l'engagement des entreprises. Ce n'est pas une question de juste milieu, mais de balancier. C'est une bonne chose que les entreprises, qui étaient un peu en retard sur la société civile, montrent une avancée sur ce sujet.